



© Vincent Mercier



# Augmenter la géographie

## Entretien avec Michel Desvigne

par Richard Scoffier, le 5 mars 2019

**L'agence est en travaux et Michel Desvigne, très prévenant, nous propose d'aller au Café Beaubourg. Nous montons sur la mezzanine pour trouver un espace plus tranquille. Dans le bruit de fond des conversations entremêlées, nous évoquerons, en compagnie de Martin Basdevant et d'Esther De Moraes, sa formation, ses premières expériences, André Le Nôtre et Frederick Law Olmsted, ses confrères, Saclay et le jardin du ministère de la Culture, les fondements et l'avenir de la discipline...**

**D'A : COMMENT ÊTES-VOUS DEVENU PAYSAGISTE ?**

Quand j'avais 15 ans quelqu'un m'a vanté avec beaucoup de conviction les mérites de l'École du paysage de Versailles qui renaissait à cette époque. Pour y rentrer, il fallait passer un concours après une licence dans n'importe quelle autre discipline. J'ai hésité à m'inscrire en premier cycle dans une école d'architecture. Mais, comme j'aimais la botanique, j'ai opté pour cette discipline et je me suis finalement inscrit à la fac. J'aurais pu ensuite continuer dans cette voie, mais je n'avais pas vraiment l'esprit scientifique. Les cours de géomorphologie, qui m'ont fait comprendre par quels mécanismes le relief prend forme, m'ont notamment beaucoup marqué. Ces études m'ont permis d'incuber un regard sur la nature qui a trouvé ensuite son essor quand j'ai enfin été admis à l'École du Paysage...

**D'A : QUELLES ONT ÉTÉ VOS PREMIÈRES EXPÉRIENCES ?**

Une fois intégré à l'École du Paysage, j'ai presque immédiatement travaillé comme stagiaire. Et, alors que je n'étais qu'en deuxième année, j'ai fréquenté grâce à Michel Corajoud et Alexandre Chemetoff l'agence de Renzo Piano. Là, j'ai pu observer la manière dont se produisait l'architecture dans son atelier et j'ai été très frappé par le fait que Renzo Piano abordait les choses comme un créateur et comme un scientifique. Toute l'organisation du travail était axée sur une méthode qui consistait à émettre des hypothèses puis à les vérifier par la maquette, le détail dessiné à l'échelle 1 et le prototype.

Avec ma petite formation scientifique, je me suis senti totalement en phase avec cette manière de faire, fondée sur le tâtonnement et l'expérience. Pouvoir travailler sur plusieurs hypothèses différentes à la fois, cela agaçait parfois Michel Corajoud qui prenait cette attitude pour de l'indécision, un sentiment partagé par la plupart des

architectes parisiens dont la démarche était guidée par le sentiment d'une inspiration indiscutable. Pourtant les recherches ne portaient pas dans toutes les directions mais mettaient en concurrence avec précision quelques variantes d'un même thème. Comme le font les très bons ingénieurs quand ils recherchent par exemple la meilleure solution pour une articulation en imaginant plusieurs prototypes.

Ce qui m'a frappé aussi, c'est la manière dont Renzo Piano collaborait avec des spécialistes d'autres disciplines : avec Peter Rice, bien sûr, mais aussi avec des paysagistes comme Alexandre Chemetoff pour les usines Schlumberger, Michel Corajoud et moi-même en me confiant le jardin de la rue de Meaux. Sa capacité à prendre des compétences dans des domaines qu'il ne maîtrisait pas a priori et à accorder sa confiance était étonnante.

**D'A : QUELS SONT POUR VOUS LES FONDAMENTAUX DE CETTE DISCIPLINE ?**

Je ne vais pas répondre directement à votre question mais je vais revenir sur deux grands exemples historiques qui m'apparaissent absolument déterminants et qui illustrent parfaitement ma vision de la discipline.

Le premier exemple, c'est André Le Nôtre (1613-1700) qui a réussi à Versailles à inscrire son parc dans un territoire beaucoup plus vaste : un paysage structuré d'allées et de pattes d'oie associant étroitement les pratiques très ritualisées de la chasse à courre à une géographie. Il est parvenu à mettre en abîme dans son intervention l'organisation préexistante beaucoup plus vaste qui l'entourait. Il n'a pas imprimé au sol un dessin préétabli comme on pourrait *a priori* le croire, mais il a enraciné son parc dans un système de tracés préexistants.

Et quand il a fallu construire la ville, des éléments du parc ont littéralement été réemployés, d'abord le tracé du trident repris par les trois avenues principales, ensuite la forme et les dimensions des bosquets qui ont servi à la définition des îlots.

Ce qui me fascine dans cet exemple, c'est cette compréhension des règles régissant un très grand territoire, leur introduction dans l'organisation du parc et enfin l'exportation de ce système pour permettre la création de la ville. On peut voir dans le parc de Le Nôtre la matrice de Versailles

*« Avec ma petite formation scientifique, je me suis senti totalement en phase avec cette manière de faire, fondée sur le tâtonnement et l'expérience »*



et peut-être la matrice de la ville classique. Si je devais définir les fondamentaux de ma discipline, je retiendrais cette relation entre le très grand territoire, le parc et la structure de la ville.

**D'A : QUEL EST LE DEUXIÈME EXEMPLE FONDATEUR ?**

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, de grands paysagistes ont contribué à la transformation des grandes villes d'Amérique du Nord qui ont littéralement explosé lors de la révolution industrielle. Ces villes se sont développées en conformité avec la grille de Thomas Jefferson qui couvrait le territoire, mais aussi en tenant compte des réseaux de parcs. Une vision paysagère de l'urbanisme qui s'est développée sous l'impulsion de Frederick Law Olmsted (1822-1903) et de son fils Frederick Law Olmsted Junior (1870-1957). Ce dernier s'est notamment occupé de l'extension de Washington et du quartier de Georgetown. Il a d'abord procédé à un inventaire du relief, des bois et de tous les cours d'eau qui structuraient la zone. Et sa première intervention a été d'amplifier cette géographie en donnant de la largeur aux vallées et en y installant toutes les circulations. Comme si la viabilisation s'inscrivait dans un processus de mise en valeur, d'embellissement de l'existant. On donne plus de place aux vallons pour y stocker l'eau et y glisser les voies, on intensifie la végétation pour créer des systèmes de parcs où l'on distribue les quartiers. En revanche, dès que ces quartiers se dessinent, ils s'organisent selon la trame de Jefferson.

Ainsi aux États-Unis, on ne peut pas se perdre, on est : soit plongé dans une géographie naturelle où l'on peut se repérer par rapport aux pentes, aux cours d'eau, au relief; soit inscrit dans une grille orthogonale parfaitement rationnelle.

Ce qui est assez extraordinaire, c'est la lisibilité des parcours qui suivent les lignes de force des paysages. Et l'ironie de l'histoire, c'est que ces *parkways* dessinés à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle – ces routes largement plantées d'arbres qui s'ouvrent sur le paysage – reprennent dans la plupart des cas les chemins utilisés par les Indiens, comme si l'on tendait vers une relation universelle à la géographie. Cette vision naturaliste respecte les continuités hydrauliques, mais aussi écologiques : en laissant empiriquement de l'espace autour des cours d'eau, elle permet à la faune et à la flore de continuer à se développer.

**D'A : VOUS PARLEZ DE GÉOGRAPHIE AMPLIFIÉE MAIS VOUS UTILISEZ SOUVENT DES TRAMES COMME CELLE DE SUPERSTUDIO OU D'ARCHI-ZOOM...**

Oui, il y a sans doute une corrélation. Cependant les trames que j'utilise renvoient à celles des forestiers, les exploitants des forêts qui mettent en terre

leurs plants à distance optimale en suivant des sillons. D'abord très lisible, cette géométrie finit par disparaître quand la nature reprend ses droits. Elle exprime une intervention artificielle qui, à la fin, laissera place à un milieu presque naturel. On ne crée pas une fausse nature mais on donne les conditions pour que la vraie nature puisse s'installer. La trame, c'est un instrument, une simple technique, jamais une intention formelle.

**D'A : DISPARAISSENT-ELLES VRAIMENT ?**

Oui, elles disparaissent. Ce qui est important, c'est la gestion du temps. Si on commence à planter en fonction du résultat à venir, c'est toujours très laid puisqu'il faut attendre trente ans au minimum pour que les plantations puissent correspondre au dessin général désiré. Or à l'inverse, dans une campagne, les sillons et les barbelés déterminés par une technique intelligible relèvent d'une forme de beauté. Ce que je cherche à faire, c'est que chaque étape puisse être intéressante en elle-même et pour des raisons très différentes. Ainsi l'aménagement ressemble au début à une pépinière, et cette pépinière accomplira sa mue pour donner lieu à autre chose. D'abord l'ordre géométrique est très perceptible, puis il s'estompe jusqu'à ne plus être lisible quand les arbres parviennent à maturité...

Je n'aime pas le côté prématuré des parcs où tout est déjà dessiné en vue du résultat final, comme s'il était livré clés en main. En général, je considère le parc comme une superposition de couches temporelles distinctes : d'abord les grands nivellements, puis les plantations, puis les cheminements. Un autre intervenant, peut-être un architecte, pourra venir installer une construction avant que les premières activités ne viennent occuper le terrain. La notion de temps est essentielle. Il est intéressant de voir les choses comme une succession d'états qui tendent vers un parc : c'est une très grande différence par rapport au XIX<sup>e</sup> siècle.

Aujourd'hui on conçoit lentement, par strates, il y a même des cas comme à Montpellier où depuis vingt-cinq ans on revient chaque année pour modifier. On replante, on intensifie... Ça ne veut pas dire que tout est indéterminé : tout est parfaitement prémédité mais tout se constitue progressivement.

**D'A : QU'EST-CE QUI VOUS DIFFÉRENCIE DE QUELQU'UN COMME GILLES CLÉMENT, PAR EXEMPLE, ET DE SON JARDIN EN MOUVEMENT ?**

J'ai longtemps pensé être très différent de Gilles Clément, je crois maintenant être assez proche de lui. Toutefois, dans ses travaux, je pense que c'est la notion de jardin qui domine, plus que celle de grand paysage. Et quand il aborde la grande échelle, c'est à travers la notion de territoire jar-

« Les trames que j'utilise renvoient à celles des forestiers, les exploitants des forêts »

« Je considère le parc comme une superposition de couches temporelles distinctes : d'abord les grands nivellements, puis les plantations, puis les cheminements »





Ci-dessus : un fragment de bois de bouleaux s'introduit comme par effraction dans l'ensemble de logements de la rue de Meaux dessiné par Renzo Piano.

Ci-dessous : à Montpellier, le long l'avenue Pierre-Mendès-France, des plantations de jeunes pins suivent une trame précise avant de se déployer et de créer leur propre monde.







© Mairie de Bordeaux, Thomas Sanson



© MDP



© Guillaume Leuregans

diné. Au fond c'est un ingénieur horticole qui possède une connaissance très précise de l'écologie. Et avec la manière qu'il a de jouer avec les mécanismes naturels, il a fait beaucoup progresser notre discipline.

J'ai été amené assez rapidement à travailler sur de grands territoires. Et la confrontation à la grande échelle m'a amené à avoir une écriture très différente de la sienne. Quand on travaille sur des kilomètres, les premiers mètres n'ont pas trop d'importance... On m'a souvent reproché de ne pas avoir le raffinement de Gilles Clément. La rusticité que je revendique induit une écriture précise – et je le crois – personnelle qui ne se réfère pas au jardin.

**D'A : MAIS VOUS AVEZ AUSSI CONÇU DES JARDINS COMME CELUI DU MINISTÈRE DE LA CULTURE ?**

C'était avec Patrick Blanc, nous voulions planter un fragment de sous-bois d'une forêt australe d'altitude. Parce que la cour était fermée, mal exposée, mal éclairée et froide, et qu'elle reconstituait exactement les conditions de lumière et de température que l'on trouve sous les grands arbres de ces latitudes. Nous avons littéralement transplanté, non pas des végétaux, mais un milieu vivant dans cette cour. Dans ses 170 m<sup>2</sup>, nous avons rassemblé un millier de plantes de 100 essences différentes, un échantillonnage d'un sous-bois de ces forêts. Cette idée de transposition d'un biotope peut sembler importante au moment où les zones climatiques sont soumises à de grands bouleversements et où l'on pourrait imaginer de vastes permutations de ce type à l'échelle planétaire. D'ailleurs ce que nous avons fait entretient des correspondances avec l'évolution de la palette des forestiers qui se modifie déjà en vue du réchauffement qui pointe à l'horizon. À la suite d'un arbre mort et d'un procès fait au fournisseur, le jardin a été laissé à l'abandon et on nous en a commandé un autre...

Avec Alexandre Chemetoff, nous avons un mépris affiché pour les jardins. On pense que notre priorité est de donner une structure, une lisibilité, une qualité aux grands territoires. Toujours est-il que nos commandes sont parfois des jardins. Et ces jardins nous les considérons comme des tests, des essais pour ce que nous préconisons à grande échelle. Ainsi, comme on ne nous demande pas tous les jours de concevoir sur plusieurs kilomètres, nous le faisons sur quelques mètres en pensant ces interventions comme des prototypes de projets beaucoup plus vastes, beaucoup plus étendus.



Page de gauche, en haut : sur la rive droite, face à la ville classique et à l'esplanade des Quinconces, s'étend le parc des Angéliques. Il s'organise autour d'une ancienne voie pavée parallèle à la Garonne. Des haies viennent le couper à angle droit pour délimiter des espaces qui parfois sont occupés par les constructions existantes, parfois restent libres et forment des clairières.

Au milieu : l'ancien chemin pavé et les haies plus ou moins denses, plus ou moins transparentes, qui scandent le parcours et en accentuent la profondeur.

En bas : l'une des transversales en béton qui permet la jonction avec la rive du fleuve.

Ci-contre, en haut : le bassin du vieux port de Marseille est entièrement dégagé. Les voies réservées aux véhicules et aux transports en commune ont été réduites au maximum afin de permettre à la population de s'approprier librement les quais qui restent totalement minéraux.

En bas : devant les immeubles de Pouillon et la mairie, les clubs nautiques ont été déplacés sur des pontons au-dessus de l'eau pour libérer l'accès au port.



© photos : Florent Joliot





© MDP

#### D'A : COMMENT SE PASSENT MAINTENANT LES COLLABORATIONS AVEC LES ARCHITECTES ?

Les grands projets liés aux métropoles ont donné aux paysagistes un rôle de premier plan... Je suis maintenant souvent mandataire, comme à Marseille avec Norman Foster ou à Saclay avec Xaveer De Geyter et Floris Alkemade...

À Saclay, j'ai amplifié la géographie naturelle en me rappelant des projets de Olmsted et je l'ai viabilisée en y insérant les grandes infrastructures, la gestion de l'eau, et en y adossant les quartiers. Ensuite la forme de ces quartiers a été définie par les architectes. Les compétences sont partagées et il me semble important qu'il puisse y avoir des incohérences et des confrontations entre l'aménagement du paysage et l'organisation des quartiers. C'est ce qui donne une certaine rugosité à notre plan commun.

Compréhension et transformation de la géographie naturelle, définition des grands espaces publics contre morphologie des îlots et forme du bâti : les rôles sont distincts et complémentaires. La cohérence est le produit de superpositions, d'ajustements et parfois d'oppositions.

À Saclay, il y a trois échelles – celle du grand territoire (8 km), celle des quartiers comme Le Moulon et l'École polytechnique (2 km) et celle des espaces publics (50 m) – et ce qui se passe dans

ces trois échelles n'est pas homothétique : ce qui est vrai dans l'une ne l'est pas dans l'autre... Même si ces trois échelles entretiennent entre elles des correspondances très fortes. Le micro et le macro obéissent à des règles différentes. Le paysagiste contrairement à l'architecte est plongé dans la logique du vivant et non dans celle de la mathématique ou de la physique.

#### D'A : AVEZ-VOUS PARTICIPÉ AU GRAND PARIS ?

Oui, dans l'équipe de Jean Nouvel. Nous avons essentiellement travaillé sur les limites de la ville et les grands axes qui pénètrent à l'intérieur du tissu. Nous avons d'abord développé des stratégies pour les franges entre les lotissements et les champs. Parce qu'il est tout à fait possible de réintroduire dans ces zones indécises de l'agriculture, du maraîchage, de créer des espaces publics, des chemements piétons, des prés communs...

Tout cela n'existe pas actuellement et quand on habite dans ces zones suburbaines, on doit prendre sa voiture pour aller faire du vélo et il n'y a souvent plus aucun lien avec la campagne.

L'autre point soulevé, ce sont les voies ferrées et toutes les grandes voies qui pénètrent dans Paris. Ce sont des délaissés qu'il faudrait au moins planter comme cela se fait en Allemagne, en Belgique ou aux États-Unis pour assurer les continuités.

Ci-dessus : Saclay, un paysage d'eau, la zone humide qui sert de corridor écologique et vient en appoint des bassins de rétention.

*« La cohérence est le produit de superpositions, d'ajustements et parfois d'oppositions »*



L'entrée nord dans Paris, par exemple, est une horreur. Les pouvoirs publics n'ont jamais considéré que lui accorder un paysage à sa mesure pouvait avoir un sens.

**D'A : COMMENT IMAGINEZ-VOUS L'AVENIR DE VOTRE PROFESSION ?**

Quand je vois la qualité de ce qui s'est fait au XIX<sup>e</sup> siècle et la médiocrité de ce qui s'est majoritairement fait au XX<sup>e</sup> siècle, je pense que, oui, on a énormément de choses à faire au XXI<sup>e</sup> siècle en matière de paysage. Il faudrait simplement que la société se donne les moyens de les réaliser. À commencer par tous les sujets que nous venons d'évoquer, notamment le retricotage des espaces publics dans les franges de la ville et le traitement des voies rapides autour de Paris.

La part allouée au paysage dans les infrastructures est dérisoire, c'est à peine un peu plus que le 1 % artistique dans les bâtiments publics. Il faudrait aussi avoir une vraie politique de grands parcs structurant le territoire comme aux États-Unis. J'ai ainsi convaincu Alain Juppé en 2006 à Bordeaux de déclasser toute une zone au profit d'un parc de 50 hectares sur la rive droite de la Garonne au lieu de construire. Ailleurs, à Montpellier, nous avons planté 25 000 arbres.

Mais les améliorations apportées par le paysage ne sont pas ressenties immédiatement, tout est très long. Les politiques s'enthousiasment pour les plans et les simulations, mais après il leur faut attendre et attendre avant de voir quelque chose d'achevé. Les premières phases sont souvent très ingrates, alors que tout aujourd'hui se fait et se pense à très court terme. On parle bien plus d'un jardin vertical de quelques mètres carrés que de l'absence terrible de paysage sur l'autoroute A1.

L'anticipation du changement climatique peut être un levier pour permettre aux choses de changer. Notre métier nous a conduits à réfléchir depuis longtemps sur l'implantation des villes d'une manière durable. Un savoir-faire qui peut être exporté au Moyen-Orient, en Asie en Afrique où on peut avoir un rôle pédagogique important. Depuis le Grand Paris, toutes les métropoles se sont dotées de visions et cette culture s'exporte.

Surtout, il apparaît que l'évolution prévisible des pratiques agricoles ainsi que les inévitables recompositions périurbaines vont bouleverser nos territoires. J'ai la conviction optimiste que cela doit être anticipé et encadré par des projets où les paysagistes auront légitimement un rôle majeur. ■



© AlricClic

Ci-dessus : l'une des grandes voies de circulation du plateau de Saclay qui séparent les zones agricoles des zones urbanisées. Elle croise l'un des ouvrages hydrauliques inscrits dans

le paysage, un bassin de rétention qui recueille les eaux pluviales de cette terre argileuse et pratiquement imperméable.

Ci-dessous : le jardin des Essais prend

place dans ce quartier en devenant du Grand Paris en permettant de développer des prototypes et des simulations de plantations qui iront à terme s'implanter dans d'autres secteurs.



© MDP